

## Les jardins intérieurs

Ron Williams et Sachi Williams

Numéro 1, hors-série, automne 1990

L'architecture de paysage au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Williams, R. & Williams, S. (1990). Les jardins intérieurs. *Continuité*, (1), 66–69.

forces extérieures ont pu contribuer à donner un sens à des espaces qui étaient, *a priori*, résiduels ou fortement enclavés.

Là où les jardins semblent s'opposer, c'est sur la différenciation de «l'ici» par rapport à «l'ailleurs». Dans le cas de Picassiette, son affirmation (ici) dans le monde (ailleurs) passait par l'isolement géographique, puis social. En effet son terrain, lors de la construction du jardin, se trouvait au bout du chemin, nulle part au milieu des champs. Au fil des ans, les champs ont fait place à des lotissements. La parcelle de Picassiette, pleine de couleurs et de représentations fantastiques, contrastait vivement avec l'environnement monochrome des maisons de banlieue. De toute évidence, la différenciation était de mise, en ce sens qu'elle assurait à l'oeuvre d'Isidore la reconnaissance par le biais de la distinction. Du lopin de terre indifférencié, le domaine de Picassiette est devenu un lieu hautement différencié.

En ce qui concerne le jardin du CCA, le paysage s'est dessiné sur une parcelle enclavée, coupée par des axes routiers majeurs et par un dénivellement entre la haute ville et la basse ville. L'isolement du site a été brisé par la conception de la «façade miroir» de la maison Shaughnessy et par la recomposition de certains axes, vestiges de la trame urbaine. Ce faisant, le jardin se fond avec son environnement (l'ailleurs), à moins que la façade miroir de la maison Shaughnessy ne soit en réalité un mur d'isolement. Si tel était le cas, ce mur ou paravent mènerait à la différenciation du lieu et, par conséquent, au passage du jardin du CCA au jardin de Melvin Charney.

1. Raymond Isidore est né en 1900 à Chartres. Après avoir occupé différents emplois jusqu'à l'âge de 29 ans, il achète un terrain, y construit sa maison puis acquiert un terrain pour son potager. Dans les années qui suivent, il travaille au dépôt d'ordures de la ville de Chartres. Peu de temps après, il entreprend de décorer l'intérieur de sa maison. L'aménagement de l'extérieur de la maison et de la première cour sera réalisé entre 1945 et 1951. De 1949 jusqu'à sa retraite, il travaillera comme balayeur dans un cimetière. La décoration de la seconde cour et du jardin se fera de 1956 à 1962. Il meurt en 1964.

**Références:** Keller, J.P., *La perception esthétique du quotidien*, dans *Diogène*, n° 100 p. 9-27.

Kloos, M., *Le paradis terrestre de Picassiette*, Encres Éditions, 1979.

Martin, L., *L'architecture comme roman (entrevue avec Melvin Charney)*, dans *Parachute*, n° 56, p. 9-11.

*Philippe Poullaouec-Gonidec est professeur à l'École d'architecture de paysage de l'Université de Montréal.*



# LES JARDINS INTÉRIEURS

*Depuis les premières serres jusqu'aux écosystèmes  
fidèlement recréés, l'art d'appriivoiser la nature  
n'a cessé de se raffiner.*

par Ron Williams  
et Sachi Williams

La popularité des jardins intérieurs n'a cessé de croître depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Si leur principale raison d'être a toujours été la création d'un contraste avec des environnements plus «normaux», tels que les jardins extérieurs ou l'architecture intérieure, on leur trouve aujourd'hui bien d'autres utilités: fonction éducative et étude scientifique; décoration des centres commerciaux; réduction du stress à l'usine et au bureau; création d'un environnement de prestige, notamment pour les grandes sociétés; aménagement d'aires de détente dans les milieux résidentiel et hôtelier.





À l'image des serres des grandes maisons bourgeoises du siècle dernier: une exposition florale dans les serres du Jardin botanique de Montréal. (photo: Ron Williams)

## LES ABRIS DE VERRE

La recherche de plantes exotiques est l'un des intérêts des Européens au XIX<sup>e</sup> siècle, au même titre que la découverte d'artéfacts. Ces derniers aboutissent dans les musées tandis que les plantes trouvent place dans cette autre nouvelle institution: le jardin botanique. Les jardins royaux à Kew, en Angleterre, et le Jardin des plantes, à Paris, en sont parmi les premiers exemples. Les espèces rustiques croissent à l'extérieur mais les plantes plus délicates qui proviennent des pays tropicaux ont besoin d'un abri qui permette le passage des rayons du soleil et le contrôle de la température. Les serres, qui profitent du perfectionnement des techniques de fabrication du verre, fournissent cet abri.

Les riches familles européennes puis nord-américaines ne tardent pas à annexer à leurs résidences cette nouveauté fascinante qui permet de recréer chez soi un coin de Floride ou des Antilles. Les serres, ou jardins d'hiver, sont appréciées tant pour la qualité de la lumière qui y pénètre que pour le plaisir d'y cultiver des plantes exotiques au riche feuillage et aux éclatantes floraisons.

Les Montréalais bien nantis ne sont pas en reste. Une photo de la collection Notman, prise en 1871, nous montre l'industriel Andrew Allan entouré de plantes en pots, dans la serre de la maison Iononteh. La serre de la résidence de George Stephen, l'un des fondateurs du Canadien Pacifique, comprend une fontaine, des massifs de fleurs tropicales, des palmiers et plusieurs plantes au feuillage luxuriant. La résidence, terminée en 1883, abrite à présent le Mount Stephen Club.

La maison Shaughnessy, construite en 1873 sur les plans de William T. Thomas, est pourvue, d'après François Rémillard, d'une «charmante petite serre, ajoutée en 1890, l'une des seules à avoir survécu parmi la multitude de serres érigées à Montréal au cours du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>». Parmi les serres qui subsistent figure celle de la maison M.B. Davis, oeuvre de l'architecte Robert Findlay, construite en 1906 dans l'avenue des Pins. La serre, où s'épanouissent des palmiers, est de forme semi-circulaire.

Les grandes maisons de villégiature ont elles aussi leurs jardins d'hiver. C'était le cas de la maison MacDougall (incendiée dans les années 1960), sise au bord du lac Saint-Louis à Dorval. À la maison originelle, construite en 1899 selon les plans d'Edward et William S. Maxwell, l'architecte K.G. Rea avait ajouté un grand solarium en 1926.

Gares ferroviaires et salles d'exposition vont à leur tour adopter la structure de verre, suivant l'exemple du Crystal Palace de Londres, édifié par Sir Joseph Paxton à l'occasion de l'exposition internationale de 1851. Innovateur dans des domaines aussi divers que l'horticulture, la législation réformatrice, les parcs publics et les chemins de fer, Paxton avait débuté comme simple jardinier et était passé maître dans l'art de construire des serres et d'y cultiver des plantes exotiques. Élevée dans Hyde Park, la célèbre structure de verre où

croissent des arbres adultes a suscité bon nombre d'imitations partout dans le monde. Celle de Montréal, aussi appelée «Crystal Palace», fut construite rue Sainte-Catherine seulement neuf ans après l'original. Elle a été détruite par un incendie dans les années 1890, après sa reconstruction aux limites ouest du parc du Mont-Royal.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le Québec compte déjà plusieurs serres municipales destinées à fournir les plants des parcs et jardins extérieurs. Comme elles attirent un public de plus en plus nombreux, on y présente bientôt des expositions temporaires, qui deviendront finalement permanentes.

La création d'un environnement exotique: les copropriétés Tropiques Nord. (photo: Ron Williams)







Un jardin intérieur à l'usine Micom-Philips à Saint-Laurent. (photo: Ron Williams)

Le Jardin botanique de Montréal, fondé en 1932, avait d'ailleurs comme objectif d'initier le grand public à l'horticulture et à la botanique. Les premières serres du Jardin, qui ont toujours attiré beaucoup de visiteurs, allaient s'avérer l'endroit idéal pour réaliser cet objectif. On y expose aujourd'hui en permanence une grande variété de plantes comprenant, entre autres, des cactus, des bonsaïs et des orchidées. Des expositions thématiques saisonnières permettent au public de découvrir de nouvelles plantes et d'apprendre à les agencer tout en profitant d'un spectacle haut en couleur. Les serres se prêtent également à l'étude scientifique des végétaux et des conditions de culture.

Organisées par le Jardin botanique, les Floralies intérieures, en 1980, et l'exposition *Vélo-fleuri*, quelques années plus tard, ont eu lieu à l'intérieur du Vélo-drome, jusque-là sous-utilisé. La réussite de ces événements spéciaux allait faire naître l'idée d'un jardin intérieur tout à fait original.

## DÉCORS VÉGÉTAUX

Comme ailleurs en Amérique du Nord, les banlieues québécoises, au cours des années cinquante et soixante, voient

s'établir de nombreux centres commerciaux. D'abord simples et rudimentaires, ces constructions se font plus raffinées vers le milieu des années soixante, abandonnant les plans linéaires ou en L pour le mail fermé. Dans ces grands espaces nouvellement créés, l'aménagement de jardins intérieurs aura été un développement logique et naturel, notamment pour les centres commerciaux de Sainte-Foy, Pointe-Claire, Laval et Ville d'Anjou.

Le choix des espèces végétales n'a toutefois rien d'innovateur. On privilégie les plantes à la fois facilement disponibles, d'entretien moyen et relativement résistantes au vandalisme et aux conditions ambiantes stressantes (le climat intérieur d'un centre commercial ne convient guère à la plupart des plantes). C'est ainsi qu'on a vu proliférer les *Ficus benjamina*, les *Dracaena*, les *Brassaia actinophylla* et autres espèces standard, en elles-mêmes très attrayantes mais banales lorsqu'elles sont employées à outrance. Cependant, l'utilisation de plantes même quelconques contribue à créer un environnement agréable, moins stressant, ce qui ne peut qu'attirer les consommateurs et, par conséquent, améliorer le chiffre d'affaires.

Certains projets se signalent néanmoins par leur originalité. C'est le cas des Atriums du complexe Dupuis Frères, construit vers 1980 à Montréal. Ici on a mis l'accent sur les fleurs et disposé des palmiers dans un espace haut et étroit. Si ce projet n'est pas une réussite parfaite, en raison des problèmes d'intensité de lumière et de bruit, il marque l'apparition de nouvelles tendances dans l'aménagement des jardins intérieurs.

À l'exemple des centres commerciaux, les immeubles à bureaux et les complexes multifonctionnels construits au cours des vingt dernières années seront dotés de jardins ou d'atriums. La Place Desjardins, terminée en 1975, comprend un vaste espace intérieur où les plantations s'agencent suivant un concept de l'architecte paysagiste Jean-Claude LaHaye. Au complexe Guy-Favreau (1978) et à la Maison Alcan (1983), les aménagements conçus par la firme d'architectes de paysage Parent, Latreille et Associés jouent un rôle important mais non primordial.

On peut voir des agencements plus élaborés dans les atriums de quelques hôtels édifiés pendant la même période: le jardin du Château Mirabel (1976), dessiné par Everett Conklin, et celui du Centre Sheraton (1980), une réalisation de Tom Shiveley, architecte paysagiste, et d'Arcop Associés, architectes. Sans doute influencés par des aménagements semblables aux États-Unis, comme ceux des hôtels Regency-Hyatt d'Atlanta et de San Francisco, ces grands atriums incluent piscines, saunas et bars.

Il arrive aussi, mais plus rarement, que des jardins intérieurs trouvent place dans les usines. Ils offrent aux ouvriers une façon d'échapper au stress et un lieu où les employés de tous les secteurs peuvent se côtoyer sans distinction. L'atrium de l'édifice Philips à Saint-Laurent, terminé en 1985 (Ron Williams, architecte paysagiste), en est un exemple.

Enfin, certains établissements d'enseignement, comme le cégep Maisonneuve-Rosemont, disposent de vastes espaces où la végétation est l'élément central de la composition. Par contre, l'agora de l'Université du Québec à Montréal se caractérise par l'emploi d'un vocabulaire essentiellement architectural.

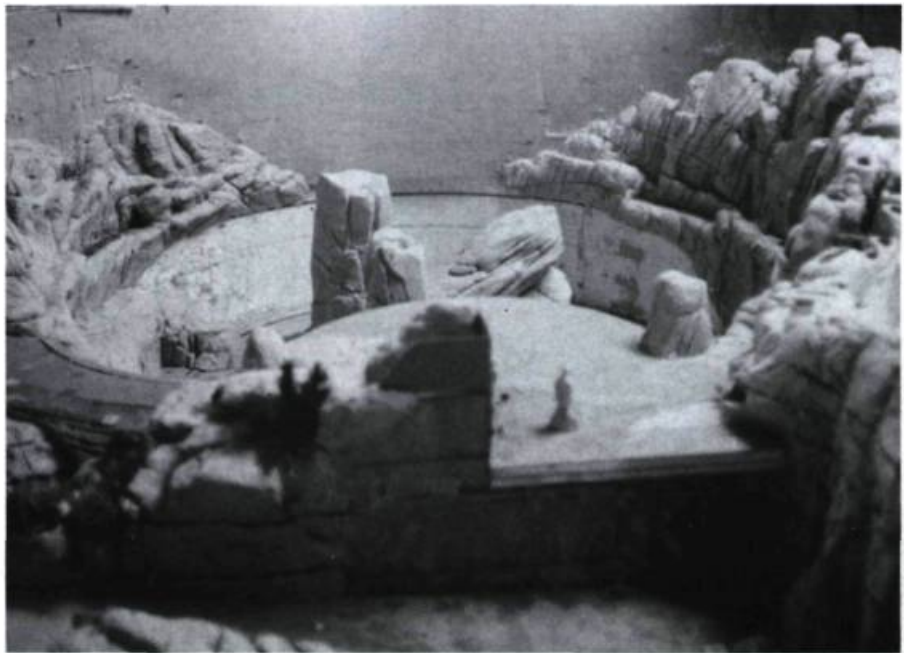


## RECRÉER LA NATURE

Les projets les plus récents tendent à aller beaucoup plus loin que leurs prédécesseurs dans la création d'environnements «naturels» où les plantes, l'eau et les roches (parfois artificielles lorsque le jardin se trouve sur une dalle) jouent un rôle de premier plan. Au Québec, l'un des premiers aménagements de ce type, celui des copropriétés Tropiques Nord, près d'Habitat 67, mise sur l'emploi de plantes florifères et sur une très grande variété d'espèces, dont cinq variétés de palmiers.

Suivant la tendance américaine, les atriums des immeubles à bureaux et des centres commerciaux du centre-ville créent, à l'aide de plantes et de jeux d'eau, de véritables mises en scène, comme c'est le cas à la Place Montréal Trust (1988). Certains privilégient un vocabulaire plus épuré, à l'exemple du World Financial Center, à New York, où l'élément central est une forêt géométrique composée de palmiers *Washingtonia*. Pour l'édifice IBM, actuellement en construction à Montréal, on cherchera à créer un effet similaire avec une autre espèce, dans un grand jardin d'hiver attendant à l'entrée.

À l'heure actuelle au Québec, le projet le plus avant-gardiste dans ce domaine est celui du Biodôme de Montréal, un immense jardin éducatif qui prendra place dans l'ancien vélodrome. Amorcé par le Jardin botanique, de concert avec la Régie des installations olympiques, le projet consiste en la création de quatre écosystèmes, chacun incluant des éléments topographiques et géologiques, des animaux et des végétaux



typiques des environnements envisagés. La complexité technique de la construction ainsi que des systèmes mécanique et électrique dépasse largement celle de tout autre projet d'aménagement paysager jamais réalisé au Québec.

Il ne fait pas de doute que la création de jardins intérieurs qui s'apparentent de plus en plus aux environnements naturels répond aux attentes de bien de gens. On semble en effet préférer ce type d'aménagement à celui où les plantes jouent un rôle essentiellement décoratif.

Certains se demandent tout de même s'il est vraiment approprié de «recréer» la nature. Après mûre réflexion, nous en concluons qu'en plus du plaisir que procurent les jardins, toute expérience qui vise à créer des milieux écologiques plus élaborés et complets, sur une petite échelle, va certainement nous aider à comprendre le système très complexe de la biosphère. À notre époque, il n'y a pas pour l'humanité d'objectif plus important.

*Le projet du Biodôme de Montréal, un immense jardin éducatif qui prendra place dans l'ancien vélodrome. (photo: Ron Williams)*

I. Rémillard, François et Merrett, Brian, *L'architecture de Montréal: Guide des styles et des bâtiments*, Montréal, Méridien, 1990, p. 75.

Références: Gagnon Pratte, France, *Maisons de campagne de Montréalais 1892-1924*, Montréal, Méridien, 1987.

Gaines, Richard L., *Interior Plantscaping*, New York, Architectural Record Books, 1977.

*Ron Williams est professeur agrégé à l'École d'architecture de paysage de l'Université de Montréal.*

*Sachi Williams est directeur administratif de la firme Williams, Asselin, Ackaoui et Associés, consultants en architecture de paysage.*

*"Design intégré...  
la solution!"*

Service pluridisciplinaire  
en plani-design  
RURAL • REGIONAL • URBAIN

**Jan hoedeman & associés inc.**  
architectes paysagistes  
3780, côte des neiges, montréal, québec h3h 1v6  
tél. (514) 935-8991

Québec • Ontario • États-Unis



**Alain Baillargeon**

*architecte paysagiste*

693, rue Duchesnay, Mont-Saint-Hilaire J3H 1S5 514-464-5388  
151, rue Fleury ouest, Montréal H3L 1T6 514-385-9557